

## LE « RÉCIT DE FILIATION » CONTEMPORAIN ET L'ABSENCE DES (RE)PÈRES

« Notre héritage n'est précédé d'aucun testament »,  
René Char, *Feuillets d'Hypnos* (1946)

**Fayçal Bouiche**

Institut de Recherche en Langues et Littératures Européennes  
Université de Haute-Alsace

**Annotation.** *L'objectif de cette étude est d'ausculter la relation aussi bien de tension que de séduction que tisse le narrateur contemporain avec la figure paternelle absente, exclue ou perdue. À travers La Place (Gallimard 1983) d'Annie Ernaux et Vies minuscules (Gallimard 1984) de Pierre Michon, nous tenterons de mettre l'accent sur ces liens intrafamiliaux en montrant en quoi la littérature d'aujourd'hui souhaiterait déplacer ses investigations sur des terrains qui relèvent a priori du domaine des sciences humaines et sociales. Les deux textes de notre corpus sont amplement représentatifs de l'avènement de cette littérature émergente dans les années 80 témoignant ainsi, chacun à sa manière, d'une volonté de renouer avec une vieille tradition littéraire (allant d'Homère à Rouaud en passant par Sartre et Camus) qui s'intéressait de près aux rapports narrateur/père. La nouveauté de ces livres tient cependant au fait qu'ils sont des symptômes distinctifs de notre époque. Ils permettent surtout d'exprimer un certain sentiment de malaise (identitaire et/ou langagier) dont souffre l'écrivain postmoderne.*

**Mots-clés :** *Littérature contemporaine, « récits de filiation », Annie Ernaux, Pierre Michon, figure du père.*

**Keywords:** *Contemporary French Literature, "récits de filiation", Annie Ernaux, Pierre Michon, the paternal figure.*

Prétendre étudier de manière *holistique* la relation narrateur-père dans le « récit de filiation » contemporain n'est point l'objectif de cet article. Et d'ailleurs, même la plus colossale des thèses n'y suffirait point tant le sujet cristallise magistralement l'un des points fondamentaux de la littérature contemporaine : sa volonté indéfectible d'élucider la complexité des relations intrafamiliales. C'est pourquoi après avoir esquissé un panorama non exhaustif de certains livres ayant traité de cette thématique, nous avons estimé judicieux de nous

intéresser à certains textes représentatifs de cet engouement contemporain. Mais avant de nous aventurer dans l'étude de ces cas, entendons-nous sur ce que c'est le « récit de filiation ». Dans un article qui date de 1999<sup>1</sup>, Dominique Viart part

<sup>1</sup> Selon lui, cette notion a été d'abord avancée lors d'une intervention au colloque « États du roman contemporain », du 6 au 13 juillet 1996. Puis parue dans : Dominique Viart, « Filiations littéraires », In. Jan Baetens et Dominique Viart (dir.), *États du roman contemporain. Écritures contemporaines 2*, Paris, Lettres modernes Minard, coll. « Écritures contemporaines », 1999, p. 115–139, 117.

de l'idée maîtresse que ce genre s'inscrit dans la continuité de ces récits familiaux qui ont fait florès en France entre la deuxième moitié du 19<sup>ième</sup> siècle et la première moitié du 20<sup>ième</sup>. La nouveauté de ces récits émergents tient cependant au fait qu'ils sont symptomatiques de notre époque. Ces textes, en voulant célébrer une certaine geste familiale, tentent de réparer les injustices du passé, souvent non sans une certaine intonation mélancolique, hypocondriaque. Il s'agit donc à la fois d'une écriture du deuil et d'une célébration de l'ancien, chose qui serait à l'origine de l'émergence d'un malaise de transmission. Ces récits vont également signer le grand retour aux existences individuelles, souvent représentées par des figures familiales oubliées par la grande Histoire. À partir de là, leur ambition sera double : rétablir et interroger les figures ancestrales à la lumière du présent d'une part, et savoir se positionner par rapport au poids du passé, de l'autre. Ce sont, somme toute, des « tentatives de restitution » pour reprendre l'expression de Claude Simon. Comme le signale D. Viart, au-delà du fait qu'il exprime une volonté de revenir sur ce qui a été, le mot « restitution » est ici révélateur d'un besoin de rendre *hommage* à ces figures enterrées, et en premier lieu à la figure du père.

### **1. La paternité en littérature : entre évolution et révolution**

À regarder de près, l'on se rend compte que la thématique de l'absence du père n'est point une nouveauté contemporaine en soi : Rappelons-nous qu'au XVI<sup>ième</sup>, Rabelais pensait déjà donner un père à Pan-

tagruel en rédigeant *Gargantua*, en passant par Zola qui voyait en ces récits familiaux l'occasion d'expérimenter ses thèses sur la question de l'hérédité. Au siècle dernier, on peut citer les noms de Martin du Gard qui voulait retracer la généalogie des *Thibaut*<sup>2</sup>, celui de Georges Duhamel avec *La Chronique des Pasquier*, celui de François Mauriac avec *Le Nœud de vipères*, celui de Jules Romain avec *Le Fils de Jerphanion*, ou encore celui d'Albert Camus avec *Le Premier homme* (texte posthume et inachevé). Outre ces exemples incontournables, l'on peut penser à d'autres écrivains « modernes » et contemporains ayant suivi ce chemin : Marguerite Duras avec *L'Amant* (1984) ; Nathalie Sarraute avec *Enfance* (1983) ; Robbe-Grillet avec *Romanesques* (1985) ; Claude Simon avec *l'Acacia* (1989) ; François Bon avec *Mécanique* (2001) ; Pierre Bergounioux avec *La Maison rose* (1987), *L'Orphelin* (1992), *La Toussaint* (1994), ou encore *Miette* (1995) ; Charles Juliet avec *Lambeaux* (1995, un texte consacré à sa mère) ; François Vigouroux avec *Grand-père dé-cédé – stop – viens en uniforme* (2001, un texte traitant de la figure de son grand-père) et *Histoire de Maurice B. organiste* (2004, un texte sur son grand-oncle) ; Jean Rouaud avec *Les Champs d'honneur* (Prix Goncourt 1990). Ce même auteur est un pionnier du genre. Trois ans après son triomphe au Goncourt, il revient en 1993 avec *Des Hommes illustres* traitant de la figure paternelle et en 1998 avec *Pour vos cadeaux* de la figure maternelle. Dans *Sur*

<sup>2</sup> A ne pas confondre avec « roman de la famille » chez Zola comme chez Du Gard. Ce n'est pas non plus ce « roman familial » initié par Freud et théorisé par Marthe Robert.

*la scène comme au ciel* (1999), il propose une sorte de « réception » des « hommes illustres » par ces figures disparues elles-mêmes. Cette thématique du père absent, on la trouve aussi dans *L'Invention de la solitude* (1982) de Paul Auster, dans *Ce que le jour doit à la nuit* (2008) de Yasmina Khadra, dans *Cher Papa : Les écrivains parlent du père* d'Ariane Charton ou encore dans un ouvrage collectif *Mon cher Papa... : Des écrivains et leur père*. Nous pourrions également penser à Kateb Yacine chez qui les pères sont très souvent absents après avoir dilapidé l'héritage et de ce fait ils ne peuvent plus être autoritaires et prétendre au respect. De même, dans *La Danse du roi, Dieu en barbarie* ou encore *Le Maître de chasse* de Mohamed Dib, la figure paternelle est toujours absente à tel point que dans ces trois textes dibiens, l'un des personnages centraux, Laben, répète sans cesse : « Nous n'avons jamais eu de père ». Nous aurions pu citer d'autres noms comme ceux d'Homère, de Victor Hugo, de Marie Nimier, de Verlaine, de Madame de Staël, de De Beauvoir, de Le Clézio, ou encore de Jérôme Meizoz avec son *Père et passe* (2008). Ce sont tous des textes de l'apprentissage de la construction de soi, des textes où se mêlent souvenirs d'enfance et promenades, lettres du personnage à son père et questions devenues rhétoriques sur celui qui a disparu trop tôt, la peur de l'éventuel futur beau-père et la réception de quelques conseils précieux pour devenir un Homme de la part de ce dernier. Mais le temps et la place manquent dans le cadre de cet article pour ausculter tous ces textes. C'est pourquoi nous avons décidé, à présent, de nous consacrer à l'étude de deux livres emblématiques de cette effer-

vescence littéraire contemporaine, à savoir *La Place* (Gallimard 1983) d'Annie Ernaux et *Vies minuscules* (Gallimard 1984) de Pierre Michon.

## 2. Le cas d'Annie Ernaux et de Pierre Michon

Le figure du père tient une place cruciale dans l'œuvre contemporaine. *La Place* d'Annie Ernaux et *Vies minuscules* de Pierre Michon en témoignent parfaitement. À travers ces deux textes, chaque écrivain tente de rendre hommage à son père sans pour autant se priver du privilège de le critiquer. Aussi curieux que cela puisse paraître, ce père n'y incarne plus l'autorité. Il est souvent réduit au silence si sa parole n'est pas rapportée.

Ces écrits sont aussi des « récits obliques » (surtout dans le cas de Michon qui use et abuse des constructions exprimant l'incertitude). Ils constituent avant tout des recueils de souvenirs immarcescibles à en croire l'une des représentantes incontournables de cette veine littéraire, Annie Ernaux : « Je rassemblerai les paroles, les gestes, les goûts de mon père, les faits marquants de sa vie, tous les signes objectifs d'une existence que j'ai aussi partagée »<sup>3</sup>. Cette empathie se tournera vite en « enquête » sur le passé du père (quand, au même temps, le livre de Michon s'intéresse plutôt au passé de huit personnes ayant impacté sa jeunesse).

Cette manière d'écrire se conjugue parfaitement dans ces œuvres avec ce que Bar-

---

<sup>3</sup> A. Ernaux, *La Place*, Paris, Gallimard, 1983, Folio Classique Plus, éd commentée par Pierre-Louis Fort, 2006, p. 17-18. Les citations suivantes provenant de ce même texte seront mentionnées par l'abréviation LP.

thes appelait jadis les « biographèmes »<sup>4</sup>, c'est-à-dire que dans cette entreprise mémoriative (commémorative ?), il s'agit moins d'évoquer le « récit » du personnage que des épisodes auxquels il aurait assistés. C'est donc souvent par le processus des « souvenirs-écrans » freudiens, mais aussi grâce à « ces petits bouts de quelque chose d'encore vivant » sarrautiens que la figure paternelle est livrée.

Dans le livre d'Annie Ernaux, qui avait pour autre titre possible tout au long de la rédaction : « *Un Homme ordinaire* », le père est en décalage absolu avec la narratrice-enfant. Cet intérêt au personnage du père est affiché dès les premières lignes de l'incipit. Cependant, ce père dont Ernaux esquisse brillamment le portrait (1899–1967), le fait pourtant « mourir » dans le livre dès la deuxième page. La suite de l'intrigue ne fait que revenir *a posteriori* sur l'enfance vécue auprès du père. Aussi, dans le cas d'Annie Ernaux, le père est celui qui ne communique pas/peu. Il est également celui qui a du mal à voir sa fille devenir « intellectuelle » comme dans cet épisode où il la voit parler anglais : « Une autre fois, sa stupéfaction a été sans bornes, de me voir parler anglais avec un auto-stoppeur qu'un client avait pris dans son camion. Que j'aie appris une langue étrangère en classe, sans aller dans le pays, le laissait incrédule »<sup>5</sup>.

Il est intéressant de voir que le rapport à la langue dans ces textes est souvent strident. Le père ne parle que rarement la langue de la narratrice, ce qui crée d'em-

blée un décalage langagier, qui lui-même crée une sorte de malaise identitaire chez l'un comme chez l'autre confirmant ainsi cette phrase poignante de *La Place* : « J'écris peut-être parce qu'on n'avait plus rien à se dire »<sup>6</sup>.

Ainsi, tout au long de ce livre, un décalage saisissant, témoignant d'un conflit générationnel, va se développer et s'installer entre l'archaïsme du père et l'enthousiasme de la fille tout comme dans cette scène de l'autre ouvrage d'Annie Ernaux, *La Honte*, où la narratrice raconte un déjeuner avec son père dans un restaurant à Tours. Alors attablée, elle aperçoit une fille de son âge avec son papa :

*Ils parlaient et riaient avec aisance et liberté, sans se soucier des autres. Elle dégustait une sorte de lait épais dans un pot en verre – quelques années après, j'ai appris que c'était du yoghourt, encore inconnu chez nous. Je me suis vue dans la glace en face, pâle, l'air triste avec mes lunettes, silencieuse à côté de mon père, qui regardait dans la vague. Je voyais tout ce qui me séparait de cette fille mais je ne savais pas comment j'aurais pu faire pour lui ressembler*<sup>7</sup>.

Cet exemple en dit long sur la profonde honte que ressent la narratrice et surtout sur la profonde indifférence dans laquelle vit le père. Cette scène la marquera tellement qu'elle en dira plus tard que ce fut l'image qui la hantait le plus en rédigeant *La Place*. De surcroît, parlant de cette distance émotionnelle, la narratrice la qualifie d'« amour séparé »<sup>8</sup>. Cet éloignement affectif entre la narratrice et son père, ce

<sup>4</sup> À ce propos, il serait judicieux de parler avec Patricia Richard-Principalli de « sociographèmes », concept pertinent dans le cas d'Annie Ernaux.

<sup>5</sup> A. Ernaux, *LP*, op. cit. p. 57.

<sup>6</sup> A. Ernaux, *LP*, op. cit. p. 84.

<sup>7</sup> A. Ernaux, *La Honte*, Paris, Gallimard, 1997, p. 132–133.

<sup>8</sup> A. Ernaux, *LP*, op. cit. p. 17.

sentiment d'écartèlement, de décalage et de malaise, Ernaux l'avoue humblement à Bernard Pivot : « Je n'ai pas été une enfant double. J'étais une enfant déchirée, je pense. Déchirée entre le milieu de mes parents et un milieu de petits bourgeois que, automatiquement, je me suis mise à fréquenter »<sup>9</sup>.

Chez Pierre Michon, le père est absent dès le départ et quand il s'agit de parler avec lui et/ou de lui donner la parole, le ton est vite empreint de profonds regrets et d'ineffable désolation. Et il n'y a qu'à voir cette réplique de l'épilogue de *Rimbaud, le fils* (Gallimard 1991) de Michon où le narrateur s'adresse diligemment à son père pour mesurer combien les liens sont rompus pour lui : « c'est que j'enfle ma voix pour te parler de très loin, père, qui ne me parlera jamais »<sup>10</sup>.

Il faut dire que Pierre Michon, d'après ses propres propos, a souvent écrit sur des personnages en fuite : Rimbaud, André Dufourneau, Antoine Peluchet, etc. Revenir sur la figure de son père enfoui n'est donc pas une surprise. Ce père parti alors que le narrateur n'a que deux ans n'est jamais revenu : « Je l'ai soigneusement évité. Si je l'avais rencontré, j'aurais découvert un homme comme un autre et j'en serais mort. Mon ennemi, mon ami, ce n'est pas le père, c'est le texte. J'avais besoin d'un père superlatif pour écrire. Après la parution des *Vies minuscules*, je lui ai écrit. Il m'a envoyé une lettre évidemment décevante que j'ai mise au panier. J'aurais

aimé qu'il réagisse au livre. Il ne l'a pas fait »<sup>11</sup>.

Cela dit, contrairement à des écrivains tels que Claude Simon et Jean Rouaud qui sont de « véritables » orphelins, Pierre Michon a été comme Yves Charnet, abandonné par son père. Ce père est dès lors présent par son absence et dans ce processus de substitution, c'est la mère qui prend souvent le relais. Cette épineuse question de l'absence et du remplacement a été majestueusement abordée par Yves-Hiram Haesevoets dans son bel article : « Le père absent dans l'existence de l'enfant ». Ce chercheur s'est intéressé à la fonction de la mère. Pour lui, les fonctions des deux parents « ne sont pas symétriquement superposables, mais plutôt solidaires ». C'est dire aussi que cette figure paternelle défaillante dans cette dissémination postmoderne appelle fatalement un besoin de réinterroger et de redistribuer les fonctions maternelles à l'intérieur d'une famille déboîtée.

L'un des chapitres des *Vies minuscules* s'ouvre ainsi :

*A mon père, inaccessible et caché comme un dieu, je ne saurais directement penser. Comme à un fidèle – mais qui, peut-être, serait sans foi –, il me faut le secours de ses truchements, anges ou clergé ; et me vient d'abord à l'esprit la visite annuelle (peut-être, plus avant, fut-elle semestrielle, et même mensuelle au tout début) que me rendaient, enfant, mes grands-parents paternels, visite qui sans doute ne manquait pas de constituer une perpétuelle relance de la disparition du père*<sup>12</sup>.

<sup>9</sup> Cf. le passage d'A. Ernaux dans l'émission télévisée *Apostrophes* du 6 avril 1984, disponible sur < <http://www.ina.fr/video/CPB84050783> >, consulté le 15/07/2016.

<sup>10</sup> Pierre Michon, *Rimbaud le fils*, Paris, Gallimard, 1991, p. 120.

<sup>11</sup> Cf. l'entretien de Pierre Michon avec Catherine Argand, réalisé en décembre 1998 pour *Lire*, disponible sur : < [http://www.lexpress.fr/culture/livre/pierre-michon\\_802728.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/pierre-michon_802728.html) >, consulté le 26/05/2016.

<sup>12</sup> P. Michon, *Vies minuscules*, Paris, Gallimard, 1984, p. 57. Les citations suivantes provenant de ce même texte seront mentionnées par l'abréviation *VM*.

L'absence du « faux mort » comme il l'appelle plus loin dans le livre sera ré-compensée par la présence significative de sa grand-mère imposante et à ce propos, il est fort intéressant de déceler que, comme chez Ernaux, la figure féminine (mère, grand-mère, compagne) a toujours fasciné le narrateur michonien au point où elle a pu combler d'une certaine manière l'absence affective du père. Ainsi lit-on :

*Je remarque à ce propos que, dans mon enfance, je n'ai jamais pu admirer que des femmes, du moins au sein de ma famille, en laquelle nul « père » ne m'aurait su être un modèle – et même les pères imaginaires que je substituais au mien étaient de pâles figures : [...] En effet, intellectuellement, et pour la branche maternelle comme pour la branche paternelle, la femme était incomparablement supérieure à l'homme<sup>13</sup>.*

Plus loin encore, il rendra hommage à ces femmes, dont, Élise, sa grand-mère, qui lui avait appris « la métaphysique et le poème », et à sa mère Andrée grâce à qui il a découvert les « alexandrins raciniens », mais également à ses deux grand-mères qui lui ont fait apprendre « les vocables bienveillants et maladroitement solennels » (p. 60). Il parlera aussi d'une « insuffisance des mâles », d'une « défaillance des branches males » dans sa famille, d'une « promesse non tenue » (p. 63). Il semble profondément en vouloir à son père dont il ne connaît finalement que très peu de choses. Malgré cette amertume, ce qui atténue son chagrin c'est le constat alarmant que son grand-père était pour son père ce que son père est pour lui, c'est-à-dire, « un père que la nullité absentait ; et, même s'il

fut parfois présent, c'était un modèle intellectuellement inacceptable [...] »<sup>14</sup>.

Cet atavisme des pères absents hantera Michon depuis, pendant et pour longtemps : « Mon père, je ne le connais pas. J'ai tiré ce fil biographique pour écrire. Le père, le grand absent, voilà un thème en or qui fait écrire nombre d'écrivains. Mais, en fait, j'ai peut-être très bien vécu son absence, j'étais très heureux tout seul avec ma mère. Un père absent donne l'expérience de la plénitude. [...] »<sup>15</sup>.

Il dira aussi par la suite : « [Ma mère] n'en parlait jamais, elle avait ôté toutes les photos de l'album familial. Très tôt, j'ai su qu'il était « intelligent », comme disent les gens de la campagne, et qu'une malédiction pesait sur lui. L'alcoolisme était sa raison sociale. C'était donc un être maudit, un être-fuite qui avait rompu avec cette personne merveilleuse qu'est une mère. Toutes ces qualités négatives, funestes, l'ont transformé en héros dans mon esprit, un héros pour lequel il n'était pas nécessaire que je récuse ma mère. Il était d'une essence autre, infréquentable, divine »<sup>16</sup>.

Dans *Vies minuscules*, c'est « Vies d'Eugène et de Clara » qui instaure les premiers détails de cette bien triste histoire familiale :

*Nul ne parlait évidemment jamais de l'absent ; était-ce accord, tacite ou non, entre les deux familles ? Avait-on délibéré, avant ma comparution d'accusé d'avance innocenté, et s'était-on entendu sur l'ellipse de l'essentiel, comme les juges de l'affaire Dreyfus statuant, avant même d'entrer dans la salle d'audience, que « la question ne serait pas posée » ? Je ne sais ; mais*

<sup>14</sup> P. Michon, *VM*, op. cit. p. 62.

<sup>15</sup> Cf. l'entretien cité avec Catherine Argand.

<sup>16</sup> *Idem*.

<sup>13</sup> P. Michon, *VM*, op. cit. p. 58–59.

*je sais aujourd'hui à quoi me fait penser l'atmosphère empêchée, feutrée, quasi sacramentelle dans ce qu'on tait, le goût de ces dimanches où j'avais deux grands-pères et deux grand-mères : on veillait un mort*<sup>17</sup>.

Vers la fin de ce portrait, le narrateur évoque l'un des rares souvenirs appris concernant son père : « de ce que dit cette femme, de parole et de mise vulgaires, j'ai retenu ceci : mon père, à l'entendre, était parvenu à l'ultime degré de l'alcoolisme et, disait-on, se droguait » (p. 73). Ainsi, tout en reprochant aux autres membres de sa famille leur volonté de lui dissimuler le passé de son père, le narrateur revient lui-même sur sa propre expérience de l'alcoolisme et en cela il se rapproche curieusement de son père disparu :

*Je sombrais ; pour des raisons qu'on apprendra, j'accusais avec grandiloquence le monde entier de m'avoir spolié, et parachevais son œuvre ; je brûlais mes vaisseaux, me noyais dans des flots d'alcool que j'empoisonnais, y diluant des monceaux de pharmacopées enivrantes ; je mourais ; j'étais vivant. [ ] Nul n'entendit le rire terrifié qui secoua mon seul esprit : l'Absent était là, il habitait mon corps défait, ses mains agrippaient la table avec les miennes, il tressaillait en moi d'enfin m'y rencontrer ; c'était lui qui se levait et allait vomir. C'est lui, peut-être, qui en a ici fini avec l'histoire infime d'Eugène et de Clara*<sup>18</sup>.

Cette fascination prononcée aux femmes se concrétise dans l'avant-propos du livre. En effet, aussi curieux que cela puisse paraître, *Vies Minuscules* est dédié à Andrée Gayaudon qui n'est autre que la

mère de l'auteur, encore vivante à la parution du livre (elle décède en septembre 2011). Pierre Michon dira plus tard dans un entretien que ce livre est bien dédié à Andrée Gayaudon (nom de jeune fille) et non à Andrée Michon (nom de femme mariée)<sup>19</sup>.

### **3. « L'absence du père, une expérience constructive » (Louise Grenier)**

De ce que nous venons de voir, l'on aura donc compris que l'une des choses qui intéressent et motivent le plus cette tendance contemporaine, c'est ce retour aux origines familiales et à la figure paternelle, en premier lieu. Mais que se passe-t-il quand ce père absent se fait remplacer par une autre figure ? Qui peut bien être cette figure ? Est-ce une personne physique ? ou une autorité morale ? Quels peuvent être les legs de cette figure ?

Parler de Pierre Michon invite inévitablement à s'interroger sur le double héritage reçu « sans testament » pour reprendre l'expression de René Char : héritage familial et héritage littéraire. Michon associe souvent, sans les confondre, ces deux legs. Pour lui, aucun écrivain ne naît du nihilisme. On écrit forcément à partir de quelque chose et ce postulat est valable pour toutes les époques et pour tous les écrivains. A ce propos, Pierre Michon délivre sa façon de concevoir cet héritage à Marianne Alphant :

---

<sup>19</sup> Cité par Pierre-Marc de Biasi « Pierre Michon, retour aux origines », in *Pierre Michon : naissance et renaissances*, ouvrage sous la dir. de Florian Préclaire et Agnès Castiglione, Saint-Étienne, PU de Saint-Étienne, 2007, p. 16.

---

<sup>17</sup> P. Michon, *Vies minuscules*, op. cit., p. 64–65.

<sup>18</sup> P. Michon, *VM*, op. cit., pp. 72–73.

*La table rase est une bêtise, nous avons lu, nous sommes quand même un peu informés, nous écrivons sur et avec la littérature universelle, nous ne passons pas par-dessus. Nous imitons, oui, comme on l'a fait depuis le début, nous imitons passionnément et en même temps nous n'imitons pas : chaque livre, à chaque fois, est un salut aux pères et une insulte aux pères, une reconnaissance et un déni<sup>20</sup>.*

L'aveu est on ne peut plus clair ici : la métaphore des pères synthétise à la fois les deux filiations génétique et littéraire. Le matériau langagier devient dès lors un objet : C'est par la langue qu'on peut rendre hommage à ces figures disparues et c'est par la langue aussi qu'on risque de les trahir. C'est le cas d'un certain nombre d'écrivains contemporains (Michon, Bergounioux, Echenoz, etc.), qui, en optant pour une écriture résolument précieuse, espéraient compenser la médiocrité des « vies » évoquées. De l'autre bout, certains écrivains préfèrent se réfugier dans une sorte de langue patoise, celle-là même qu'ils parlaient étant jeunes et qui leur rappelle leurs origines provinciales. Pour cette deuxième catégorie d'écrivains dont Ernaux serait le porte-étendard, la fidélité est d'abord une fidélité à la langue, au passé vécu et au souvenir qui demeure vivace.

Cela dit, après *Vies minuscules*, Pierre Michon revient en 1992 plus explicitement sur sa filiation non pas biologique cette fois-ci mais littéraire. Ainsi l'écrivain William est-il désigné comme « Le Père du texte ». Un père symbolique dont il dira plus tard qu'il est « la littérature en

personne ». Convoquer cette pyramide littéraire n'est pas anodin. Mais « Comment avouer que c'est de Faulkner que je me sens le plus proche ? », martelait Pierre Michon<sup>21</sup>. Pour lui, c'est la lecture de Faulkner qui est la raison de son entrée en littérature<sup>22</sup>. Son rôle « catalysateur » pour reprendre l'expression de Laila Hillaert<sup>23</sup> a permis à Michon de faire ses premiers pas en littérature : « C'est Faulkner qui m'a donné la clef, la violente liberté, l'audace d'entrer dans la langue à coups de hache. Il est le père de tout ce que j'ai écrit », déclare-t-il à Marianne Payot<sup>24</sup>.

Dans un autre livre de Michon, intitulé *Trois auteurs* (Verdier 1997), l'auteur revient et s'attarde justement sur la figure de Faulkner et sur son impact sur lui : « J'avais plus de trente ans. Je n'avais pas écrit une ligne. J'ai lu par hasard *Absalon ! Absalon !* alors réédité en poche ; j'y ai trouvé dès les premières pages un père ou un frère, quelque chose comme le père du texte »<sup>25</sup>.

Ce père spirituel, ce gourou que Michon n'a jamais physiquement rencontré, compensera quelque peu le départ de son père biologique. Il dira aussi de lui : « C'est la littérature elle-même qui parle, la grosse voix d'outre-tombe par laquelle ce monde-ci apparaît dans sa terrible vie, son immense joie en larmes. J'aurais pu dire comme Rimbaud : « te voilà : c'est

<sup>20</sup> « Entretien, Olivet, juillet 1993 », propos recueillis par Marianne Alphant, *L'Œil de la lettre*, « Rencontre avec Pierre Michon », dossier de la librairie Les Temps Modernes, Orléans, 25 février 1994, p. 6.

<sup>21</sup> Mahigan Lepage, « Michon et Bergounioux, lecteurs de Faulkner », dans : *Etudes françaises*, 43(1), 2007, p. 123. En ligne sur : < <http://www.erudit.org> >.

<sup>22</sup> Mahigan Lepage, « Michon et Bergounioux, lecteurs de Faulkner », *art. cit.*, p. 136.

<sup>23</sup> Laila Hillaert, *Pierre Michon : lectures croisées*, mémoire de maîtrise, Université de Gent, 2012, p. 23.

<sup>24</sup> Marianne Payot, entretien avec Pierre Michon, pour *Lire*, mai 1997.

<sup>25</sup> Pierre Michon, « Le père du texte », In. *Trois auteurs*, Lagrasse, Verdier, 1997, p. 81.

ta force. » Je crois que je n'en avais jamais fini la lecture quand j'ai commencé les *Vies Minuscules*, dans un sentiment de délivrance et de joie inexprimables. J'en ai gardé pour Faulkner une gratitude sans bornes, une admiration et une affection jamais remplacées »<sup>26</sup>.

Cependant, Michon explique que cette fascination si profonde soit-elle n'a pas pu impacter son style : « Non pas que j'aie subi son influence, comme on dit : on ne m'a jamais reproché ou flatté d'écrire comme Faulkner, d'en avoir la phrase ou les tics, les thèmes ni les ficelles narratives – car les fils dont le père est trop grand font tout pour ne pas lui ressembler, n'être pas épigones »<sup>27</sup>.

La métaphore du père est encore une fois on ne plus parlante chez Michon, qui, au passage, fasciné par la figure du romancier américain, il ne fut pas le seul écrivain contemporain. Pour Dominique Viart, « c'est un trait de l'époque. Pierre Bergounioux, François Bon, Richard Millet, parmi d'autres, lui rendent semblable hommage »<sup>28</sup>.

On passera donc chez ces écrivains du père absent au père inventé, fantasmé, idéalisé et chemin faisant, les narrateurs de ces « récits de filiation » recourent souvent à la mort pour expliquer le départ et/ou décès volontaire ou non du père. La mort est à ce propos partout présente dans ces textes émergents, confirmant ainsi une certaine « crise de la filiation » dans la littérature contemporaine.

Cette vision mélancolique des choses et cet intérêt affiché à la mort jalonnent profondément les écritures contemporaines comme on le voit parfaitement dans *Ménages à trois littérature, médecine, religion* de Vincent Kaufmann. Ce dernier trouve qu'« en matière d'autorité, rien ne vaut un père mort, un père devenu pure référence. [...] Un bon père est un père absent, invisible »<sup>29</sup>.

C'est dire aussi que ces textes dont il était question dans notre étude reprennent délibérément la manière et la matière de ce que Lacan appelait autrefois le « déclin de l'imago paternelle ». Mais force est de constater que cet intérêt postmoderne au père, ou oserait-on dire à l'absence de ce père, est affiché dès 1963 à travers le mouvement d'Alexander Mitscherlich : « Vers une société sans père », preuve éloquente et conséquence fatale du complexe œdipienne dont souffre l'écrivain d'aujourd'hui.

## Conclusion

En guise de conclusion, il conviendrait sans doute de préciser qu'à travers ces « encres orphelines » comme préfère les appeler Laurent Demanze, le traitement de la figure du père, de cet « intime étranger », pour reprendre l'expression de la psychanalyste Louise Grenier engendre fatalement le sentiment de vivre au sein d'une famille disloquée, entre un père acerbement martyrisé chez Michon et un autre qui ne cesse de montrer ses failles comportementales et langagières chez Ernaux.

<sup>26</sup> Ibid., p. 81–82.

<sup>27</sup> Ibid., p. 82.

<sup>28</sup> Dominique Viart, *Vies Minuscules de Pierre Michon*, Paris, Gallimard, 2004, p. 152.

<sup>29</sup> Vincent Kaufmann, *Ménages à trois littérature, médecine, religion*, « Perspectives », Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2007, p. 22.

C'est pourquoi, il serait judicieux de rappeler que cette thématique du père absent, exclu ou perdu a aussi, depuis et pendant longtemps intéressé les médecins, les psychologues, les psychanalystes, les anthropologues, les ethnologues, les sociologues et les linguistes. Mais force est de constater qu'elle fut avant toute considération scientifique ou littéraire, une question purement et sûrement religieuse dans la mesure où

les trois derniers prophètes monothéistes, abrahamiques (Moïse, Jésus et Mohamed) n'ont jamais eu de père et de ce fait, ils ont été élevés par leur mère. C'est dire aussi avec Aldo Naouri que « le père est un dû, dès lors que l'enfant naît avec un acquis : sa mère »<sup>30</sup>.

<sup>30</sup> Aldo Naouri, *Une Place pour le père*, Paris, Éditions du Seuil, 1985, 154, 156, 183 & 317.

## LITTÉRATURE

### Ouvrages de référence :

Ernaux, Annie. 1983. *La Place*. Paris : Gallimard, Folio Classique Plus, 2006.

Michon, Pierre. 1984. *Vies minuscules*. Paris : Gallimard.

### Ouvrages secondaires :

Alphant, Marianne. 1994. *L'Œil de la lettre*. « Rencontre avec Pierre Michon ». Orléans : dossier de la librairie « Les Temps Modernes ».

Argand, Catherine. 1998. « Entretien avec Pierre Michon » pour *Lire*, en ligne sur : < <http://www.lexpress.fr> >.

Ernaux, Annie. 1997. *La Honte*. Paris : Gallimard.

Hillaert, Laïla. 2012. *Pierre Michon : lectures croisées*. Mémoire de maîtrise. Gent : Université de Gent.

Kaufmann, Vincent. 2007. *Ménages à trois littérature, médecine, religion*. « Perspectives ». Villeneuve-d'Ascq : PU du Septentrion.

Lepage, Mahigan. 2007. « Michon et Bergounioux, lecteurs de Faulkner ». *Études françaises* 43(1). En ligne sur : < <http://www.erudit.org> >.

Michon, Pierre. 1991. *Rimbaud le fils*. Paris : Gallimard.

Michon, Pierre. 1997. *Trois auteurs*. Lagrasse : Verdier.

Naouri, Aldo. 1985. *Une Place pour le père*. Paris : Éditions du Seuil.

Payot, Marianne. 1997. Entretien avec Pierre Michon. Pour *Lire*.

Préclaire, Florian, Agnès Castiglione dir. 2007. *Pierre Michon : naissance et renaissances*. Saint-Étienne : PU de Saint-Étienne.

Viart, Dominique. 1999. États du roman contemporain. Écritures contemporaines 2. Paris : Lettres modernes Minard, coll. « Écritures contemporaines ».

Viart, Dominique. 2004. *Vies Minuscules de Pierre Michon*. Paris : Gallimard.

## ŠIUOLAIKINIS „GIMINĖS PASAKOJIMAS“ IR TRŪKSTAMA TĖVO ATRAMA

### Fayçal Bouiche

S a n t r a u k a

Straipsnio tikslas – iširti ryšį, kurį šiuolaikinio romano pasakotojas kuria su nesama, išstumta arba prarasta, tėvo figūra. Remiantis analizuojamais romanais – Annie Ernaux *Vieta gyvenime (La Place, 1983)* ir Pierre'o Michono *Mažyčiai gyvenimai (Vies minuscules, 1984)* – akcentuojami šeimos na-

rių tarpusavio ryšiai, siekama atskleisti šiuolaikinės literatūros santykį su humanitariniais ir socialiniais mokslais.

Nagrinėjami romanai skirtini žanriniam porūšiui, atsiradusiam devintame praėjusio amžiaus dešimtmetyje: atnaujinama sena literatūros tradicija

(nuo Homero iki Rouaud, taip pat Sartre'o ir Camus) akcentuoti pasakotojo ir tėvo santykį. Analizuojamų romanų novatoriškumą lemia tai, kad kūriniai atspindina

di skiriamuosius savo laiko bruožus ir leidžia perteikti asmeninės ir (ar) kalbinės tapatybės sunkumus, kankinančius postmodernizmo rašytoją.

## THE CONTEMPORARY “RÉCIT DE FILIATION” AND THE ABSENCE OF (RE) FATHERS

**Fayçal Bouiche**

S u m m a r y

The object of this study is to auscultate the relation of tension and seduction that weaves the contemporary narrator with the paternal figure absent, excluded or lost. Through *La Place* (Gallimard, 1983) of Annie Ernaux and *Vies minuscules* (Gallimard, 1984) of Pierre Michon, we will try to emphasize intra-family links by showing how today's literature wishes to move his investigations with human and social sciences subject's. The two texts of our corpus are

amply representative of the advent of this emerging literature, thus demonstrating, each in his own way, a desire to renounce an old literary tradition (from Homer to Rouaud via Sartre and Camus) who is interested in narrative / father relations. The novelty of these books is that they are distinctive symptoms of our time. Above all, they enable us to express a sense of discomfort of the postmodern writer.

*Gauta* 2017-03-19

*Priimta publikuoti* 2018-09-21

*Autoriaus adresas:*

Laboratoire Lirces (EA-3159)

Université de Nice –

Membre de Université Côte d'Azur

*El. paštas* faycal.bouiche@univ-cotedazur.fr